



Chez les médecins de ville, il est devenu impératif de séparer les malades atteints du virus et les autres. Loïc Venance/AFP



« Les gens n'ont qu'une envie, c'est de se rendre utiles. Ils ne supportent pas de ne rien faire », témoigne le docteur Charlotte Voisin, gynécologue à l'hôpital Saint-Joseph, à Paris.

Si la jeune femme n'est pas mobilisée directement auprès des patients atteints du Covid-19, l'activité de son service est bouleversée par l'arrivée à grande vitesse du virus en région parisienne : tous les soignants portent ici un masque, changé toutes les quatre heures, les réunions sont annulées, les étudiants rentrés chez eux. Comme partout ailleurs, tout ce qui n'est pas urgent a été reporté. « Le plus probable, dit-elle, c'est que nous soyons amenés à faire de la place pour les patients infectés, afin de permettre l'extension de la réanimation. Ce qui nous amènerait à délocaliser notre service de gynécologie dans un autre hôpital. »

L'établissement étant classé en grade 2, les patients y seront envoyés lorsque les plus gros hôpitaux parisiens seront pleins. « Pour quelques heures encore, on

est en deuxième ligne », résume la jeune femme.

À l'hôpital pédiatrique Robert-Debré, à Paris, on pousse aussi les murs. « Notre service de réanimation est en train de préparer huit lits pour adultes, y assure un soignant. Nous allons aussi transformer le service de réveil en hôpital de jour, qui devrait bientôt accueillir six lits pour les patients atteints du Covid-19. Enfin, le service de pédiatrie générale va libérer quatre lits, mais il semble qu'ils ne serviront que pour les malades moins graves ne nécessitant pas de réanimation. »

Les rééducateurs, a priori encore plus éloignés de la prise en charge des malades du coronavirus, ont eux aussi sonné le tocsin. Le Syndicat national d'union des psychomotriciens invite par exemple ses membres à se rendre disponibles. De même pour les kinésithérapeutes. « Il y a quelques jours, nous avons reçu une lettre d'Olivier Vèran pour nous encourager à nous mobiliser », explique la présidente du conseil national de l'Ordre des masseurs kinésithérapeutes, Pascale Mathieu. Ce qui

« Nous allons aussi transformer le service de réveil en hôpital de jour, qui devrait bientôt accueillir six lits pour les patients atteints du Covid-19. »

fut fait. Résultat : quelques heures après, le site Web de l'Ordre était saturé. D'autant plus que près des trois quarts des kinés ont cessé leur activité exercée en cabinet - confinement oblige. « Certains collègues se sont proposés pour aider les médecins généralistes à faire le travail administratif, d'autres leur offrent des massages. Parallèlement, nous avons demandé à tous les kinés de préparer des vidéos pour aider les gens à bouger chez eux. »

Loup Besmond de Senneville et Jeanne Ferney

Cinq soignants raconteront chaque semaine dans ces pages comment ils affrontent la crise actuelle

« L'angoisse est plus dangereuse que la maladie elle-même »

Jean-Paul Stahl
Professeur de maladies infectieuses et tropicales au CHU de Grenoble (Isère)

Pas de panique. Si le professeur Jean-Paul Stahl devait faire passer un seul message, ce serait celui-là. « L'angoisse et le sentiment d'insécurité sont beaucoup plus dangereux que la maladie elle-même », estime-t-il. Pour le moment, le CHU de Grenoble, où exerce cet ancien président de la Société de pathologie infectieuse de langue française, est relativement préservé. Jeudi 19 mars, quinze malades du Covid-19 y étaient hospitalisés, dont deux en réanimation.

« On a le potentiel pour dégager 100 lits de réanimation, indique le médecin. Je ne sais pas si on aura les mêmes problèmes que dans d'autres régions comme le Grand Est, mais on est prêt. » Rester positif est une seconde nature chez ce familier des crises sanitaires, habitué à l'idée que tout peut basculer du jour au lendemain. C'est même ce qui lui a fait choisir l'infectiologie. « C'est le seul domaine de la

médecine où vous avez deux organismes, l'humain et le virus, qui interagissent et bougent tout le temps, explique-t-il. On ne reste jamais sur un acquis. »

Sans banaliser le Covid-19, il aime « remettre les choses en perspective », en rappelant ce qui fut l'épisode le plus marquant de sa carrière, le sida. « Au niveau hospitalier, c'était plus simple, car la maladie n'était pas aussi explosive que le Covid-19. Mais on voyait arriver des jeunes, dont on savait qu'il leur restait six mois. La charge affective et émotionnelle était très lourde. »

Avec l'épidémie actuelle surgissant d'autres problèmes. « Ce qui est nouveau, c'est la pression médiatique. Et bien sûr tout le côté sociétal, le fait que les déplacements soient restreints, observe l'infectiologue. Cela rend l'atmosphère un peu pesante. » En attendant une éventuelle vague de malades, le professeur Stahl passe une grande partie de son temps à rassurer. Aux personnes inquiètes, il répète que la plupart des malades s'en sortiront. « 98 % de guérison, vous imaginez ? Pour n'importe quelle autre maladie, on serait content. »

Jeanne Ferney

« On est à mains nues »

Docteur Marie-Hélène Certain
65 ans, médecin généraliste aux Mureaux (Yvelines)

Elle avait prévu de prendre un peu de recul. À 65 ans, dont trente-cinq passés comme médecin généraliste dans les Yvelines, le docteur Marie-Hélène Certain comptait ralentir le rythme. « J'ai déposé mon dossier de retraite il y a deux mois pour faire du cumul à partir de juillet », explique-t-elle. Un dossier déposé alors que l'on commençait tout juste à entendre parler d'un nouveau virus, qui se développait alors de manière fulgurante dans l'est de la Chine. Chez cette praticienne des Mureaux, commune située à 40 km à l'ouest de Paris, les premiers patients, dont les symptômes semblaient être ceux du coronavirus, sont arrivés un peu avant la mi-mars. « En fonction des personnes, les symptômes étaient d'ailleurs assez différents, explique le docteur Certain. D'autres encore étaient très inquiets. »

D'autant plus que, les tests étant désormais réservés aux cas les plus graves, il est impossible de savoir qui est porteur de la maladie ou

qui ne l'est pas. « D'un point de vue du diagnostic, on est clairement à mains nues », explique le médecin.

Une expression qui peut aussi s'appliquer au manque de matériel, criant, ces derniers jours, chez beaucoup de médecins généralistes. « Nous avons eu une boîte de 50 masques par médecin il y a quinze jours. Et depuis, rien. Dans les prochains jours, on va aussi nous demander de faire les tests nous-mêmes, mais nous n'avons aucun équipement pour cela. »

Malgré ces incertitudes, la quinzaine de professionnels, médecins et paramédicaux qui travaillent dans la même maison médicale, s'organise. « Depuis quelques jours, nous avons réservé tous les après-midi aux patients suspectés de coronavirus. Le matin est réservé aux autres. De cette manière, ils ne se croisent pas », explique Marie-Hélène Certain qui se prépare déjà pour la suite. Les semaines à venir, elle le sait, vont voir s'accroître considérablement le nombre de patients. « Notre souci majeur va être de prendre en charge ceux que nous pouvons traiter, ajoute-t-elle, de manière à envoyer uniquement à l'hôpital les plus fragiles. »

Loup Besmond de Senneville

Suite page 4 ●●●